

# **Seigneur, vous m'avez laissé vivre**

Pour m'éprouver jusqu'à la fin.

Vous châtiez cette chair ivre,

Par la douleur et par la faim !

Et Vous permîtes que le diable

Tentât mon âme misérable

Comme l'âme forte de Job,

Puis Vous m'avez envoyé l'ange

Qui gagea le combat étrange

Avec le grand aïeul Jacob

Mon enfance, elle fut joyeuse :

Or je naquis choyé, béni

Et je crûs, chair insoucieuse,

Jusqu'au temps du trouble infini

Qui nous prend comme une tempête,

Nous poussant comme par la tête

Vers l'abîme et prêts à tomber ;

Quant à moi, puisqu'il faut le dire.

Mes sens affreux et leur délice

Allaient me faire succomber,

Quand Vous parûtes, Dieu de grâce

Qui savez tout bien arranger,

Qui Vous mettez bien à la place,

L'auteur et l'ôteur du danger,  
Vous me punîtes par moi-même  
D'un supplice cru le suprême  
(Oui, ma pauvre âme le croyait)  
Mais qui n'était au fond rien qu'une  
Perche tendue, ô qu'opportune !  
A mon salut qui se noyait.

Comprises les dures délices,  
J'ai marché dans le droit sentier,  
Y cueillant sous des cieux propices  
Pleine paix et bonheur entier,  
Paix de remplir enfin ma tâche,  
Bonheur de n'être plus un lâche  
Épris des seules voluptés  
De l'orgueil et de la luxure,  
Et cette fleur, l'extase pure  
Des bons projets exécutés,

C'est alors que la mort commence  
Son œuvre inexpiable ? Non,  
Mais qui me saisit de démence  
Bien qu'encor criant Votre nom.  
L'Ami me meurt, aussi la Mère,  
Une rancune plus qu'amère  
Me piétine en ce dur moment  
Et me cantonne en la misère,  
Dans la littérale misère,  
Du froid, et du délaissement !

Tout s'en mêle : la maladie  
Vient en aide à l'autre fléau.  
Le guignon, comme un incendie  
Dans un pays où manque l'eau,  
Ravage et dévaste ma vie,  
Traînant à sa suite l'envie,  
L'ordre, l'obsèque trahison,  
La sale pitié dérisoire,  
Jusqu'à cette rumeur de gloire  
Comme une insulte à la raison !

Ces mystères, je les pénètre ;  
Tous les mystères, je les connais,  
Oui, certes, Vous êtes le maître  
Dont les rigueurs sont les bienfaits.  
Mais, ô Vous, donnez-moi la force,  
Donnez, comme à l'arbre l'écorce.  
Comme l'instinct à l'animal,  
Donnez à ce cœur votre ouvrage,  
Seigneur, la force et le courage  
Pour le bien et contre le mal.

Mais, hélas ! je ratiocine  
Sur mes fautes et mes douleurs,  
Espèce de mauvais Racine  
Analysant jusqu'à mes pleurs.  
Dans ma raison mal assagie,  
Je fais de la psychologie  
Au lieu d'être un cœur pénitent  
Tout simple et tout aimable en somme.

Sans plus l'astuce du vieil homme  
Et sans plus l'orgueil protestant...

Je crois en l'Église romaine,  
Catholique, apostolique et  
La seule humaine qui nous mène  
Au but que Jésus indiquait,  
La seule divine qui porte  
Notre croix jusques à la porte  
Des libres cieux enfin ouverts.  
Qui la porte par vos bras même,  
O grand Crucifié suprême  
Donnant pour nous vos maux soufferts.

Je crois en la toute-présense,  
A la messe de Jésus-Christ,  
Je crois à la toute-puissance  
Du Sang que pour nous il offrit  
Et qu'il offre au seul Juge encore  
Par ce mystère que j'adore  
Qui fait qu'un homme vain, menteur,  
Pourvu qu'il porte le vrai signe  
Qui le consacre entre tous digne,  
Puisse créer le Créateur.

Je confesse la Vierge unique,  
Reine de la neuve Sion,  
Portant aux plis de sa tunique  
La grâce et l'intercession.  
Elle protège l'innocence,

Accueille la résipiscence,  
Et debout quand tous à genoux,  
Impêtre le pardon du Père  
Pour le pécheur qui désespère...  
Mère du fils, priez pour nous !

Paul Verlaine (1844–1896)